

Au début d'une longue descendance

**En remontant le temps de la famille Riou de
Guillaume et Anne à nos jours**

17/06/2007

Noëlle (Riou) Le Goff

Table des matières

Avertissement au lecteur 3
Installation..... 4
La famille s'agrandit 5
Chacun trouve sa voie 6
La vie à Kerdreïn 7
Coatudual 10

Avertissement au lecteur

En écrivant le texte ci-dessous, j'ai voulu donner chair à l'arbre généalogique et à partir de quelques textes et des souvenirs des plus anciens, imaginer la vie d'autrefois dans des lieux que nous connaissons.

Bien entendu c'est très incomplet. Je n'ai pas fait beaucoup de recherches.

Certaines personnes bénéficient d'une biographie plus ou moins longue. C'est le cas notamment pour les missionnaires. D'autres en mériteraient peut-être une aussi... Si donc, ceux qui liront ce texte ont des éléments à rajouter, ils pourraient me les faire parvenir pour étoffer l'histoire de notre famille et qui sait, si nous avons quelque chose de conséquent et que cela intéresse quelques-uns, peut-être pourrions-nous éditer un livret !...

Si d'autres veulent continuer, qu'ils prennent la plume ou le clavier...

Noëlle (Riou) Le Goff

a.legoffa@wanadoo.fr

Installation

Guillaume Riou et Anne Le Sann, mariés en 1874 à Plougoulm sont venus s'installer sans doute en 1876 ou en 1877 à Kerzreïn en Plouvorn. Les parents d'Anne les suivent et le frère, Jean Marie Le Sann viendra aussi à Kerdreïn. Il épousera Catherine Pichon à Plouvorn en 1900. Il sera garde à Coat ar Forest.

Guillaume et Anne louent la ferme à la famille de Lansalut. Peut-on imaginer ce qu'était ce petit village à cette époque ? Un manoir et une autre maison le composaient ; probablement quelques crèches... Tout cela aux abords d'un grand bois. Le lieu devait apparaître bien sauvage et désert.

Est-ce pour cela que Guillaume et Anne vont peupler ce coin de terre de nombreux enfants ?

Toujours est-il que, avant même qu'ils ne soient complètement installés, François s'annonça et fut le premier d'une nombreuse fratrie.

Voici comment Joséphine la dernière des enfants de François raconte cette arrivée « inopinée » dans un texte écrit 80 ans plus tard :

« Le 29 mai 1876, Guillaume, homme courageux et laboureur sans pareil, qui travaillait à la fois les terres de Kerdevez en Plougoulm et celles de Kerzreïn, avait attelé sa charrette et invité son épouse à monter avec lui pour aller jeter un œil sur les terres de Kerzreïn. Ils allaient leur chemin, joyeux, un peu cahotés dans la cariole comme c'était la coutume à l'époque. Arrivés près de Coat ar Forez, voilà que la jeune femme ressentit de violentes douleurs : « Oh !, dit-elle, est-ce que le bébé que nous attendons voudrait voir la lumière du jour avant terme ? » Et la voilà anxieuse comme de juste. Mais comment rester dans l'angoisse un matin de mai ? Le soleil jette sur chaque chose ses rayons éclatants, la rosée a semé des perles sur chaque plante, les fleurs sentent bon tant qu'elles peuvent, le chant des oiseaux est merveilleux à entendre. Et nos deux jeunes gens de dire, pleins de confiance : « Les oiseaux chantent, ils apportent une bonne nouvelle. Et Celui qui prend soin des fleurs des champs et des oiseaux du ciel, nous aidera... Que sa volonté soit faite ! »

Et les voilà arrivés à Kerzreïn. Mais l'enfant demande à venir rapidement. A Kerdevez tout est prêt pour le recevoir, ici il n'y a rien du tout !. Heureusement la famille s'est aussi agrandie chez Prigent. Sans hésiter les bons voisins apportent à l'enfant nouveau-né les vêtements de leur bébé. Saik Riou est ainsi habillé, langé, grâce à Paul Prigent et à sa gentillesse. Les gens sont contents, tout va bien ! Le jeune père est heureux ! Il a un fils ! »

La famille s'agrandit

Ensuite naquit Jacques en 1878, puis ce fut en 1880, Jean Louis qui partit à l'aventure : missionnaire dans le Grand Nord canadien. Suivirent Marie en 1882, Jean Yves en 1885, Marguerite en 1888, Jean- Marie en 1890, Jean François en 1893, François-Marie en 1897 et Anne Marie en 1899.

Petit à petit tout ce monde grandit, on construisit une autre maison, le manoir devenait sans doute trop vétuste. Il fut rabaissé et couvert de tuiles rouges, c'était peut-être une nouveauté dans la région. Il servit ensuite d'écurie.

Comme c'était obligatoire depuis les lois de Jules Ferry, tout ce petit monde doit aller à l'école. François va sans doute au plus près, à Penzé, chaque jour, à pied, bien entendu, et obtient son certificat d'étude à 12 ans. Les autres frères et sœurs iront faire leurs études primaires soit à Plouvorn, soit à Guiclan et toujours à pied. A l'heure de l'automobile et des cars scolaires, il est aujourd'hui assez difficile d'imaginer ce que pouvaient être ces trajets de 7 Km à pied, matin et soir et par tous les temps...

Les diverses occupations en cette toute fin du XIXe siècle étaient sans doute calquées sur celles des siècles précédents : Les travaux des champs au fil des saisons, « une année bonne, une autre non », les soins aux bêtes, les chevaux occupaient déjà une grande place à la ferme.

Le modernisme arrive cependant jusqu'à ce coin reculé de Bretagne sous la forme d'une bicyclette achetée par François, une solide machine qui roulera 6 ou 7 ans sans avoir besoin de réparations.

Chacun trouve sa voie

Au moment de chercher un conjoint à l'époque, pas besoin d'internet. On regardait autour de soi. Et si une famille faisait l'affaire on n'hésitait pas. A Plouénan, à Rosquilliec, les Marc était sûrement une famille respectable puisque 4 de leurs filles épousèrent 4 frères Riou. François et Jean Yves restent à Kerdreïn et Jean-Marie et Jean François iront à Taulé à Coatudual.

Jacques s'installa à Loterval avec sa femme Jeanne-Yvonne Lousot. Marie épousa François Le Bihan et après quelque temps passé à Plougoulm, le couple vint à Kerjean en Taulé.

Marguerite alla avec son mari, François Maguet à Kerlaoudet, Guiclan.

Dans une famille très croyante comme celle de Guillaume et Anne, il n'est pas étonnant de voir trois des enfants choisir la vie religieuse : Jean Louis et François-Marie se feront oblats de Marie. Jean Louis dans le grand Nord canadien et François-Marie à Ceylan (actuellement Sri Lanka). Anne Marie sera fille du Saint Esprit et enseignera dans le Sud Finistère et le Morbihan.

La guerre malheureusement vint séparer les hommes de leur famille. 5 parmi les frères Riou partirent défendre leur patrie. François-Marie, le plus jeune fut blessé et fait prisonnier, mais tous eurent la chance de revenir sains et saufs. On ne connaît pas grand'chose de ce que fut leur « grande guerre ». Ils en parlaient entre eux.

La vie à Kerdreïn

Les deux frères, François et Jean Yves, restés à Kerzréin, travaillent ensemble les terres de la ferme qui était louée à la famille De Lansalut. Ils achetèrent 32 hectares en 1922 pour la somme de 75 000 francs de l'époque.

La maison construite à la fin du XIXe siècle abritait les deux familles et quand tout le monde était là, il pouvait y avoir 18 personnes : Les grands parents, Tad koz et Mamm goz, François et sa femme, Marie Anne, Jean Yves qui avait eu la douleur de perdre sa femme juste après la naissance de Francis, les 8 enfants de François et les 5 de Jean Yves.

En haut les grands parents, puis la grand'mère toute seule à partir de 1932 avaient une chambre et un lit à baldaquin. Les petits enfants se souviennent encore de la voir dans ce lit quand elle était devenue impotente et ne descendait plus. Elle passait sa journée assise dans un fauteuil à lire la vie des saints ou des livres pieux. C'est sa petite fille, Yvonne qui s'occupait d'elle.

A côté, séparée par une cloison faite d'armoires, la chambre de Yvonne et Anne Marie.

En bas d'autres se repartissaient dans les lits clos.

Mais, malgré l'agrandissement de la maison par une salle à manger vers les années 1930, la place n'était pas encore suffisante : aussi les jeunes gens dormaient-ils dans les lits clos au-dessus de l'écurie à côté des coffres à grains. C'étaient Guillaume, François-Marie, Jean Louis, Jean Yves et Jean Marie. L'hiver, ils profitaient ainsi de la chaleur des chevaux..

Guillaume, aux dires de ses petits-enfants, commença à perdre la vue assez tôt. Il fut sans doute aveugle pendant 10 ou 15 ans. Mais il s'occupait quand même utilement. L'agriculture de l'époque demandait beaucoup de bras et de patience.

Le grand-père même aveugle coupait à la main des paniers entiers de betteraves pour donner aux chevaux et cela sans se blesser évidemment.

Les petits-enfants conduisaient le grand-père de la maison récemment construite à l'ancien manoir devenu écurie. C'est à côté des coffres à grains qu'il passait son temps à faire des balais de genêt ou à enlever la filasse du chanvre dont les fibres étaient ensuite envoyées à Morlaix pour faire des cordes. Celles-ci servaient à mener les chevaux (*siblou*) ou étaient mises sur les charges de paille (*liammou*). Les enfants, avec l'inconscience et la méchanceté qui les caractérisent, profitaient semble-t-il du handicap du grand-père pour lui « faire des misères », pas trop grandes cependant pour ne pas être punis. Parfois le grand-père était tellement excédé par le bruit que faisaient les enfants quand ils jouaient à cache-cache

Au début d'une longue descendance

dans les coffres à grains, qu'il prenait son bâton et tapait là où il pouvait. Marie se souvient encore du bon coup qu'elle a pris sur la tête.

Comme rien ne se perdait, on faisait des allumettes avec ce qui entourait la fibre de chanvre. On trempait le bout dans du soufre. Une grande boîte de soufre se trouvait dans la cheminée.

Outre les jeux de cache-cache, les enfants avaient des toupies. Ils s'occupaient aussi pendant les vacances à garder les vaches, à mettre les gerbes debout lors de la moisson. Ils rendaient ainsi de menus services à la mesure de leur âge. Jean Yves, qui était dans les plus jeunes, ne se souvient pas avoir beaucoup travaillé pendant ses vacances parce qu'il y avait d'autres plus âgés.

Après le certificat d'études, c'était différent. Là les choses sérieuses commençaient. On devenait un homme, enfin presque, on prenait sa place, comme un élément d'un puzzle, dans l'organisation des travaux de la ferme et des champs, on prenait sa place au sein de la maisonnée où l'on était maintenant appelé à vivre à plein temps avec les adultes. On prenait sa place à table, définitive, et l'on aurait maintenant droit à sa 'loa goat' (cuiller en bois) comme tous les adultes. Et l'on se moulait au rythme de la maisonnée, sans heurt, acceptant la cadence des allées et venues, des occupations de chaque jour, de chaque semaine, de activités de chaque saison. Et les longs jours de labeur du printemps et de l'été, on se faisait sa place avec sa botte de paille, dans un coin d'une étable ou d'une grange, pour la sieste de dix minutes que chacun s'accordait après le repas de midi.

Les saisons, comme aujourd'hui, commandaient les travaux des champs : semailles à l'automne ou au printemps, fenaison et moisson l'été. Il y avait aussi les betteraves, et les sarclages. Qui nous dira depuis quand on faisait des pommes de terre de sélection ?

A Kerdrein on cultivait aussi des légumes, et avant la guerre (39/45), à la ferme on avait acheté un camion '3,5t' pour aller à St Pol au marché. Jean-Yves se rappelle être allé seul au volant de son camion jusqu'à Morlaix pour passer son permis de conduire, et d'être rentré le permis en poche. C'était en 1947. A ce moment il n'y avait pas encore de tracteur à la ferme. Jean-Yves aimait bien aller au champ tout seul avec la charrue et son attelage, les chevaux, pour lui c'était le bonheur. Les machines ont peu à peu facilité le travail des hommes : la faucheuse est arrivée avant la guerre. Ca a remplacé la récolte à la faucille. La récolte se faisait à la faucille plutôt qu'à la faux parce que l'on faisait de suite les gerbes, nous dit Jean-Yves. Avec l'arrivée de la faucheuse, on faisait toujours le tour des champs à la faucille : « digeri ent ». mais après, la faucheuse préparait les gerbes qu'il n'y avait plus qu'à nouer. On se mettait à 2 ou 3 pour la suivre, il fallait faire les liens avec 2 longueurs de céréales et avoir le coup pour faire le nœud.

En ce qui concerne la batteuse, Jean-Yves nous a parlé de la « Osberger » ??? Celle là était petite et il fallait ne pas la bourrer, apparemment, pour la rapidité, c'était un poème !

Avant Jean Yves se rappelle de la petite batteuse, le tambour qui ne faisait que l'égrenager et que l'on entraînait avec le manège et 3 chevaux, nous dit-il. On m'a dit par ailleurs que pour le battage au manège, il fallait changer l'attelage toutes les 2 heures. Le grain et la paille tombaient par terre, il fallait les ramasser au fur et à mesure, on passait la paille sur les batteurs en bois pour faire tomber les derniers grains. Il paraît que ce système de batteurs était actionné à la manivelle. On ramassait alors la paille pour former les longs tas de paille disposés sur le 'leur' ou le 'liors' et orientés suivant les vents dominants. Pour les grains on utilisait le tarare lui aussi actionné à la manivelle, avec son système de tamisage et de ventilation, les déchets lourds, le bon grain et la balle étaient séparés, on les ramassaient par terre pour les stocker séparément. Jean-Yves m'a parlé d'un chantier de 27 personnes ???

Au début d'une longue descendance

Après tout ça bien sûr il y a eu le 'grand travail', à Kerdreïn c'était une système Herry de Lampaul Guimiliau. Là c'était déjà plus performant, et même nous les plus jeunes qui avons connu les années 50, on pourrait raconter !... (on pourrait faire un concours de narration : à voir !)

Pour l'arrivée du tracteur, d'autres pourraient nous dire.... ????

La moisson était toujours un événement qui rassemblait les gens du quartier et de la famille. C'était à la fois un travail avec son côté pénible, la chaleur, la fatigue, la poussière mais c'était aussi une fête : les jeunes gens déployant leur force, leur adresse, pour se faire remarquer des filles.

En automne et en hiver, on travaillait le bois : on faisait des fagots ou on coupait de plus gros arbres et il fallait se mettre à deux avec le harpon pour le débiter.

Parfois aussi, il fallait aller jusque dans les Monts d'Arrée couper le « chorb » pour la litière des vaches.

Les chevaux étaient une richesse de la ferme. A Kerdreïn, on élevait surtout des juments pour les poulains que l'on vendait. Pas besoin d'aller à la foire, les acheteurs potentiels venaient directement sur place. Pour la monte, les juments étaient conduites aux haras de St Pol situés à la sortie de la ville en direction de Roscoff. Un seul homme pouvait conduire 3 juments. Ce qui était le cas, le plus souvent. Il fallait les présenter plusieurs fois en cas de besoin pendant la période de la monte. Les années où il y avait davantage de juments, il fallait 2 hommes pour les mener. Certains chevaux ont laissé plus de souvenirs que d'autres ; par exemple Vainqueur, un cheval très doux, c'était le cheval de voiture pour aller à la messe le dimanche, il savait travailler tout seul dans les champs quand il s'agissait de labourer. Il y avait aussi Valmy, une jument très gentille et puis Kabylie qui vécut très âgée...

Les femmes s'occupaient aussi des animaux : traire les vaches, donner à manger aux cochons, donner un coup de main aux champs à certains moments de l'année... Mais le plus clair de leur temps se passait à s'occuper de la maison : faire la cuisine, pas de plats préparés ni de micro-onde, tout se faisait dans la cheminée puis sur le fourneau.

Une autre occupation importante vu la taille de la maisonnée était la lessive : il fallait aller au lavoir à Milin ar C'han ; un kilomètre de trajet par un chemin creux fait de grosses pierres et bordé de hauts talus. Pendant longtemps ce fut Vainqueur, le cheval le plus doux de la ferme qui conduisait une vieille charrette pour transporter le linge. La grand'mère, quand elle était valide, passait la journée avec Marie Anne, la femme de François, à faire la lessive. Le linge était bouilli à côté du lavoir. Puis quand les jeunes filles de la maison grandirent, elles prirent le relai des anciennes. Quand la maison de tonton François-Marie fut construite, chaque maison eut son lavoir à proximité. On avait peut-être déjà le souci de faciliter le travail des femmes.

La couture occupait aussi pas mal de temps. Beaucoup de vêtements étaient faits à la maison : Yvonne cousait des chemises à la chaîne pour les hommes et le soir à la veillée on tricotait des chaussettes ou on raccommodait le linge...

Coatudual

Jean Marie et Jean François Riou s'installent à Taulé avec les grands parents Marc dans un vieux manoir datant du XVII^e siècle.

Voici comment Keranforest, journaliste au Télégramme, imagine la vie des habitants au début du XVII^e siècle :

« Dans sa chambre aux boiseries claires, Catherine Denys est assise à sa petite table : elle écrit à son fils, le chevalier de Coetlogon qui s'est engagé à l'automne, aux côtés de Duguay-Trouin, dans l'expédition de Rio De Janeiro. Par la fenêtre, entre le parfum des roses blanches qui bouillonnent contre le mur ; les martinets passent et repassent en criant au bord du toit, et l'on entend au loin les faux que les hommes aiguisent, dans la prairie. Rose Bohic, la fille du métayer, va leur porter la soupe, dans le grand bol de terre, en équilibre sur sa tête ; par le chemin bordé de pommiers fleuris elle chante. Dans sa chambre ensoleillée, Madame de Coetlogon note tout cela pour son fils ; parce que cela, c'est « la maison », c'est le printemps de 1712 à Taulé ».